

*Autopsie d'un esprit
déstructuré*

Marloup Delmar

Marloup Delmar

Autopsie d'un esprit déstructuré

© Marloup Delmar, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7432-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

C'est dans un cadre bucolique que ma mère, demi-mondaine méprisante sans le sou, me donna la vie en mai 1962 et m'affubla de l'étrange prénom de Mélusine. La référence flatteuse associée à une fée ou une belle créature mythique qui possède des pouvoirs magiques peut séduire. Cependant selon certaines versions de la légende, Mélusine serait maudite et se transformerait en serpent le samedi. Avec quelle définition ma chère mère m'avait-elle associée ?

En cette saison printanière, la campagne s'allongeait toute blonde sous un soleil délicieusement tiède. Elle ondulait, frémissait s'abandonnant à une légère brise mutine, exhalant une douce sueur végétale. Des chaumes fraîchement coupés virevoltaient, s'éparpillaient puis s'invitaient joyeusement dans les maisons aux portes et fenêtres grandes ouvertes. Cette terre de cœur rural ne pouvait pas imaginer que cette belle quiétude serait bouleversée deux années plus tard par la grande sécheresse. Ma génitrice, qui n'avait pas eu le temps de rejoindre Bordeaux « la belle Burdigala » pour me mettre au monde, se moquait bien des vicissitudes météorologiques et de leurs impacts sur les cultures. Comment cette femme si raffinée s'était-elle retrouvée piégée dans la France profonde ? Sa halte imprévue à l'hôpital général Saint Augustin, vieille bâtisse du XVIIIe siècle, nichée au cœur de la petite ville d'Auch allait lui laisser un souvenir au goût amer. Elle nourrira, envers moi, une rancune tenace pour avoir osé naître là.

À son arrivée dans l'édifice, ma mère fut installée dans une chambre exiguë, aux murs écaillés et rongés par l'humidité. L'air y était lourd, chargé d'une odeur terreuse qui semblait suinter des murs, le bâtiment respirait encore la poussière des âges. Les contractions la déchiraient en silence, signal étouffé par les murs épais, comme si l'endroit s'abreuvait de sa souffrance.

Dans cette cellule sombre, elle allait devoir accoucher seule, entourée par les gémissements anciens qui se faufilaient à travers les fissures des vieilles pierres. Chaque cri qu'elle poussait résonnait et se perdait dans les couloirs tortueux du bâtiment, se mêlant aux échos de ceux qui avaient habité ces lieux avant elle. Elle sentait le froid des pierres s'infiltrer jusque dans ses os, un froid aussi âpre

et indifférent que celui qui semblait émaner de ma mère elle-même. Tout se refermait peu à peu sur elle, telle une gueule obscure, avide de sang. Rien ne semblait vouloir la délivrer de ce huis clos lugubre, et même l'espoir de la lumière semblait s'être retiré.

Enfin, mes premiers sanglots se perdirent dans les dédales de pierres dures et froides... Aussi dure et froide que maman.

— Vous allaitez cette adorable poupée ?

— Certainement pas ! Donnez-lui du lait de vache, de brebis ou d'ânesse peu importe, c'est une goinfre !

— Le lait maternel reste meilleur pour la santé du bébé

— Je ne suis pas une vache, je ne vais pas abîmer mes seins pour lui donner la tétée comme un animal. Maintenant posez-la dans son lit, je ne suis pas son doudou !

C'est sûr, elle était plus proche d'un fléau d'armes que d'une moelleuse peluche.

La souffrance de l'accouchement fut telle qu'elle ne retint de cet évènement que le douloureux souvenir du don de vie. Je n'étais qu'une bouche à remplir et des excréments à nettoyer, un fardeau honni. Elle voyait en moi une entrave à ses sorties nocturnes à la recherche d'un mari aisé. Les raisons de mon oubli pendant de longues années chez des nourrices éphémères prirent racine dans le rejet de cette maternité. De ma tendre enfance au sein de familles fantômes, aucune voix rassurante, aucun visage, ni même un prénom ne remonte à ma mémoire, seulement quelques bribes très floues. Je me souviens d'avoir dormi à même le sol sur un drap sale pour cause d'énurésie secondaire. En revanche, ma souvenance reste intacte pour l'une de ces bonnes d'enfants. Marceline va marquer ma peau de son empreinte indélébile, stigmates ardentes tatoués dans ma chair. Ce disciple de « Folcoche », marâtre si bien décrite dans le livre d'Hervé Bazin, me laissera des meurtrissures profondes.

Où se trouvait le papa attendri qui se pâme devant ma petite frimousse rosée ? Malheureusement absent. J'étais le fruit interdit d'une liaison adultérine. Mon procréateur avait bien voulu arroser l'arbre, mais n'avait pas voulu assumer la récolte.

Ma mère était revenue à Bordeaux, seule, avec pour tout bagage un nouveau-né. Une fille. À l'époque, porter un enfant hors mariage était une tache que les

bienpensants s'empressaient de juger, couvrant d'opprobres les filles déflorées sans mari... Une fille née sans père, j'étais condamnée avant même mon premier souffle à être rejetée par une société qui se nourrissait du scandale. Pour certaines familles, la solution était simple : renier la progéniture. Ériger le silence comme bouclier. Mon grand-père, d'une douceur infinie, n'avait pas cette force.

Ma grand-mère, en revanche, n'avait aucun scrupule. Elle portait en elle une dureté froide, implacable. L'amour maternel ? Elle n'en connaissait pas même l'ombre. Quand ma mère lui avait ramené ce bébé dans les bras, la réaction ne s'était pas faite attendre.

— Nous n'allons pas recevoir cette bâtarde chez nous, Que diront nos amis, nos voisins ?

Avait-elle assené sans un instant d'hésitation, le visage fermé.

Mon grand-père, assis dans l'ombre, avait osé murmurer, timidement :

— C'est tout de même notre petite-fille... notre sang. Elle ne doit pas payer pour les errements de sa mère.

Ce léger élan de bonté, si fragile, avait été instantanément réprimé par ma grand-mère.

— Tais-toi ! Je ne supporte plus ta sensiblerie.

Elle n'avait jamais toléré la douceur de son mari, qu'elle percevait comme une faiblesse. Pour elle, l'humanité, l'empathie, étaient des fardeaux inutiles dans un monde où seule comptait la respectabilité. L'honneur, ou ce qu'elle en concevait, l'emprisonnait dans une coquille vide, où l'amour n'avait pas sa place. Mon grand-père, quant à lui, se laissait dévorer, lentement, jour après jour par cette philosophie. Il n'avait jamais su se défendre contre elle.

Était-ce là, alors, mon destin ? De naître dans un foyer où je n'étais pas désirée, où le silence et le mépris régneraient comme maîtres impitoyables ?

Dans cette scène, tout semblait déjà écrit. Ma grand-mère, autoritaire et inflexible. Mon grand-père, effacé, laissant son humanité étouffée par les diktats de sa femme. Et au milieu, ma mère impassible.

Je n'ai que très peu de souvenirs de ma petite enfance. Ce sont des fragments d'images, éclatés, déformés par le temps, mais ce qui demeure, c'est un

sentiment persistant de manque, de silence lugubre. Ce vide, je l'ai porté longtemps, sans comprendre d'où il venait. Je n'ai commencé à véritablement me souvenir qu'à partir de mes sept ans. Tout ce qui a précédé, je l'ai enfoui sous un voile opaque, une amnésie traumatique, disent certains. J'ai emprisonné mes émotions, comme on cautérise une plaie pour qu'elle cesse de saigner, puis j'ai jeté la clé.

Ma mère... Je me souviens d'elle d'une manière plus vive. À cette époque, elle harnachait un postiche de longs cheveux blonds sur sa tête, dissimulés sous un turban à la

« Brigitte Bardot ». Elle travaillait dans une discothèque du vieux quartier de Bordeaux, prétendant être la directrice. Une façade. En réalité, elle n'était qu'une entraîneuse, payée pour inciter les clients à boire toujours plus, à oublier leurs vies aussi misérables que la sienne.

Un soir de novembre, ma « biologique » décida de m'amener avec elle.

— Vous allez faire un tour avec Mélusine par cette belle soirée ?

Demanda la voisine, tour de contrôle du quartier.

— Pas vraiment ! Vous comprenez avec mes responsabilités au dancing je ne peux pas tout gérer. J'ai pris une décision qui me brise le cœur mais c'est pour son bien.

Surtout pour son bien à elle !

Au fond de moi, je savais que ce moment était chargé de quelque chose de bien plus profond. Mais, dans mon innocence, je ne le comprenais pas encore pleinement. Ce soir-là, je voulais juste savourer l'instant, comme un enfant qui s'abandonne à une illusion de sécurité. Je cherchais à m'accrocher à tout ce qui pouvait me donner un semblant de chaleur. Le ciel s'obscurcissait, et l'ambiance océanique si particulière de Bordeaux à la tombée de la nuit m'enveloppait de son manteau de coton. La douceur hivernale caressait ma peau bien plus tendrement que ne l'avait jamais fait ma mère. Elle, toujours distante, étrangère à mes besoins, se perdait dans ses préoccupations égoïstes, alors que la ville, elle, semblait prête à m'accueillir, à me bercer de sa beauté nocturne.

Les réverbères anciens projetaient leur lumière tamisée, éclairant les pavés mouillés comme des éclats de fluorine, étincelants dans la pénombre. Je

marchais, hypnotisée par ces jeux de lumière, les pieds foulant le sol froid mais réconfortant. Fatiguée, je levais les yeux vers la Garonne. Le fleuve, calme et endormi, reflétait la lueur argentée du ciel, et je pouvais presque voir des serpents de mer imaginaires glisser doucement sur sa surface. Les ponts, imposants et majestueux, semblaient vouloir prendre ce long ruban liquide dans leurs bras, comme pour le bercer, comme pour le protéger des ombres de la nuit.

Ces ouvrages d'art, ces géants de pierre et de métal, se dressaient fièrement, indifférents aux soucis des noctambules qui déambulaient curieux et admiratifs. Je m'emplissais de cette vision, de cette beauté fragile que seule la nuit pouvait offrir. Les ombres vespérales jouaient à cache-cache avec les lumières des réverbères, créant des danses de clarté et d'obscurité qui allégeaient mon esprit. Je me sentais légère, presque flottante, comme si tout ce qui pesait sur moi – la douleur, le rejet, la solitude – s'évaporait dans l'air froid et sucré qui m'entourait.

Je savourais cet instant. J'ouvrais grand les yeux, buvant cette vision avec une avidité dont je n'avais pas conscience. J'étais éblouie, comme ensorcelée par cette ville qui, pour un instant, semblait vouloir me protéger. Mais en même temps, une réalité bien plus sombre se jouait à quelques rues de là. Tandis que je me laissais envahir par la beauté de Bordeaux, l'hôpital Saint-André, non loin, débordait de malades. La grippe de Hong Kong, invisible et mortelle, s'était répandue dans la ville, frappant sans pitié. Le virus décimait ses habitants et les équipes médicales luttaienent sans relâche, épuisées par l'afflux incessant de nouveaux patients. Les vaccins étaient rares, presque introuvables, et la pandémie faisait des ravages.

Les journaux minimisaient la gravité de la situation. Ils taisaient le nombre réel de morts, tentant de ne pas alarmer la population. Mais malgré les efforts pour dissimuler la vérité, la maladie se propageait à une vitesse fulgurante. En à peine deux mois, la grippe avait englouti la région, s'étendant chaque jour un peu plus, jusqu'à menacer le pays tout entier. Ce fléau semblait imparable.

Et moi, au milieu de tout cela, j'étais épargnée par un caprice du destin. Une

ironie cruelle. Ce virus, qui fauchait des vies par milliers, m'avait laissé intacte, moi qui, pourtant, me sentais si fragile, si proche de l'abîme. La maladie m'avait épargnée, alors que j'aurais préféré m'effacer dans l'oubli, disparaître dans ce flot destructeur. Il m'avait manqué cette chance, cette issue silencieuse. La vie avait choisi de me garder, de me laisser dans ce monde où je cherchais encore ma place.

À peine étions-nous arrivées devant l'enseigne clignotante du lieu de débauche où maman passait ses nuits que la situation prit une tournure inattendue. Elle me présenta Marceline. Tout en m'expliquant que je partais vivre chez cette parfaite inconnue, ma mère se mit frénétiquement à engouffrer mes affaires dans le coffre d'un taxi sombre. Je compris que cette séparation devenait inévitable et pressante.

— Mélusine tu vas habiter chez cette dame. Je n'ai pas de temps à perdre à m'occuper de toi. Je travaille !

Marceline, j'ai fait une valise à la va-vite, tu me donneras ton adresse, tu vis dans le Gers je crois ?

— Oui, Tu penses venir voir la petite bientôt ?

— Je ne sais pas, rien ne presse. Nous nous connaissons seulement depuis deux jours mais j'ai une confiance aveugle en toi. Je sens ces choses-là. Répondit ma mère avec un calme déconcertant.

— Elle sera comme ma fille ! s'exclama Marceline avec un sourire énigmatique.

Je dirais plutôt avec du recul, comme son jouet, sa chose ou plus précisément sa proie.

Enveloppée dans un manteau trop grand, figée, les yeux écarquillés, je regardai Éliette s'éloigner. Elle n'était jamais très démonstrative ma mère. Toujours trop occupée par ses mondanités, ses amis, ses amants. Pour moi, elle n'était qu'une silhouette lointaine, insaisissable.

Je ne ressentis aucun sentiment particulier, sans doute l'habitude de ne plus rien éprouver. L'échange paru fugace peut-être elle m'embrassa, mais je ne m'en souviens pas.

Je repensais à ces soirées où sa mère, impeccablement maquillée, m'emmenait dans ces soirées mondaines où je n'étais qu'un accessoire à montrer. Eliette,

toujours au centre de l'attention, se pavanait parmi ses amis, parlant fort, riant encore plus fort, sans jamais s'inquiéter de savoir où était sa fille, qui souvent finissait par s'endormir dans un coin, ignorée de tous. Ces moments de solitude étaient devenus la norme pour moi, qui avais appris très tôt à ne jamais compter sur ma mère pour quoi que ce soit d'autre qu'une démonstration superficielle d'amour. Pour Eliette, je n'étais qu'une extension d'elle-même, un miroir dans lequel elle aimait voir son propre reflet. Quand elle posait les yeux sur moi, c'était pour juger la façon dont je la représentais aux yeux des autres : étais-je bien coiffée ? Bien habillée ? Faisais-je honneur à son image de « mère idéale » que maman aimait tant projeter en société ? Au fond, je n'étais pour elle qu'une décoration vivante dans son univers narcissique.

Discrètement dans la voiture j'évaluai ma énième nurse, muette. Marcelline apparaissait osseuse, de petite taille et assez quelconque. Ses cheveux filasses tombant en mèches grasses derrière de larges oreilles. Son long nez, ses petits yeux sans relief, ses pommettes saillantes et sa pâleur surprenante ne la rendaient pas spécialement chaleureuse pourtant, je me délectais de visions positives.

Des images d'une existence ordinaire prenaient vie dans mon imaginaire juvénile, avec cette beauté fragile qui rend les rêves d'enfant si réels. Je ressentais un tel besoin d'affection, de stabilité, que j'essayais de m'y accrocher, d'y croire encore.

Le taxi nous déposa à la gare routière de Floirac. Marceline m'attrapa vigoureusement par le bras, m'entraîna vers l'autobus qui ronronnait et finit par me jeter sans ménagement à l'intérieur. Ma nouvelle nourrice se montra peu bavarde pendant le trajet. Je ne voulus pas l'incommoder avec mes sempiternelles questions, je gardai une moue dubitative. Le voyage me parut court puisque je dormis la majeure partie du temps, emportée par le roulis apaisant du véhicule. À Fleurance, notre avant-dernière destination, nous attendait une Citroën ID20 blanche stationnée près du terminus. Un homme âgé, ventripotent, descendit de la voiture et me regarda, un large sourire aux lèvres, plein de bonhomie. Il s'avança lentement, comme pour ne pas m'effrayer, et, tout en douceur, déposa un baiser sur mon front, un geste empreint d'une tendresse qui me surprit. C'était la promesse silencieuse d'affection, une promesse que je redoutais de voir se dissiper comme tant d'autres avant elle.